

K. I

LE MOULIN

DES TILLEULS,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

PAR MM. MAILLAN ET CORMON,

MUSIQUE DE M. AIMÉ MAILLART,

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
de l'Opéra-Comique, le 9 novembre 1849.*



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES THÉÂTRES ROYAUX,

RUE DES PIERRES, 46, PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,

Et le soir au Théâtre Royal.

1849

PERSONNAGES.

ROBERT.
TRICHARD.
JEAN-LOUIS.
MARIETTE.
JUSTINE.

ACTEURS.

MM. HERMANN-LÉON.
SAINTE-FOY.
NATHAN.
M^{lles} MEYER.
LEMERCIER.

LE MOULIN DES TILLEULS,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

Le théâtre représente le Moulin des Tilleuls vu à l'extérieur.

A droite, la maison, dont une partie formant une sorte de hangar, occupe un tiers de la scène ; à gauche, un bâtiment rustique dépendant du Moulin et surmonté d'un grenier, dont la fenêtre ouvre en face du public ; après ce bâtiment une touffe de gros arbres, puis une haie formant l'entrée du Moulin ; au fond, la campagne et le village ; à droite et à gauche, des tables chargées de bouteilles et de verres.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRICHARD, JUSTINE, LA NOCÉ.

Au lever du rideau, la scène est vide ; la musique annonce l'arrivée de la nocé. Tous les invités entrent successivement ; avec eux viennent les demoiselles d'honneur, puis la vieille mère Mathurine, qui va s'asseoir à droite avec des enfans ; le marié et la mariée arrivent enfin, suivis des garçons d'honneur.

INTRODUCTION.

CHOEUR.

Chantons, gais enfans du village,
Chantons ce charmant mariage,
Pour des amans, sort heureux,
L'hymen, par ses doux nœuds,
Vient de consacrer leurs vœux.
Pour eux chantons nos gais refrains,
Dançons au bruit des tambourins !

TRICHARD.

Mes amis, grand merci,
Je veux ici
Pour que la fête

Soit complète,
De mon vin vieux
Arroser vos refrains joyeux!
On se place aux tables et l'on boit.

JUSTINE, *aux jeunes filles qui l'entourent.*

En ce jour d'allégresse,
Plaisir et richesse,
Bonheur et tendresse,
S'offrent à mes yeux!

TRICHARD, *aux Poysans.*

Doux instant pour notre âme,
L'amour qui m'enflamme
Promet à ma femme
Des jours radieux!

CHOEUR.

Fêtons jusqu'à demain
Cet heureux hymen, etc.

TRICHARD, *bas à Justine en l'amenant sur l'avant-scène.*

Sous les tilleuls, dans un moment
Je les conduis adroitement...
Puis, me glissant sous le feuillage,
O ma Justine, à tes genoux,
Je reviens vite, heureux époux...

Haut, à tout le monde.

Dans notre doux ménage
Le plaisir régnera,
Jamais un seul nuage
Sur notre ciel ne passera!
Dans le moulin jamais d'orage!

CAVATINE.

Auprès de femme jolie
Doucement passer sa vie,
Au travail, à l'amour,
Consacrer chaque jour,
Voilà, ma chère,
Le vrai bien sur la terre!
Oui, voilà le bonheur
Qu'avait rêvé mon cœur!

Joyeux meuniers, dès l'aube et sans chagrin
 On va tous deux, on va moudre son grain...
 Pendant l'ouvrage et pour s'encourager,
 Un doux regard parfois peut s'échapper.

Plaisir extrême,

Quand enfin le jour fait place au soir,
 L'amour lui-même
 Au foyer entre nous vient s'asseoir...
 Auprès de femme jolie, etc.

CHOEUR et JUSTINE.

Pour ^{mon}
 son cœur,

Oui, voilà le bonheur!

TRICHARD, *bas à Justine.*

Seule, reste là... je vais, Dieu merci,
 Les éloigner d'ici...

Haut.

Jeunes garçons, tendres fillettes,
 Venez, venez, et deux à deux,
 Gaiement au bruit de nos musettes
 Sautez, dansez, couples joyeux!

Par vos chants d'allégresse

Partagez notre ivresse;

Sous les tilleuls courons à l'instant,
 Le plaisir nous attend!

Tour à tour

Jusqu'au jour

Nous rirons,

Nous boirons!

O moment enchanteur!

Mes amis, quel bonheur!

CHOEUR.

Jeunes garçons, tendres fillettes,
 Allons, allons, et deux à deux,
 Gaiement au bruit de nos musettes
 Sautons, dansons, couples joyeux!

Fêtons jusqu'à demain
Cet heureux hymen !

Trichard fait signe à Justine de l'attendre et sort avec les Paysans.

SCENE II.

JUSTINE, MARIETTE.

JUSTINE, *avec joie.*

Des vœux, des bouquets, des chansons, et les cloches qui sonnent, et chacun qui vous salue de ce beau nom de madame ! Ah ! que c'est donc gentil, une noce !

MARIETTE, *parlant à la cantonade et sortant du moulin.*

Allons, Jean-Louis, dépêche-toi d'arranger tout ça ; moi, je donnerai un dernier coup d'œil en revenant du village.

JUSTINE.

Ah ! enfin, te voilà ! c'est heureux !... A peine si je t'ai aperçue dans la journée.

MARIETTE.

Dam ! j'avais tant de choses à faire... le repas à surveiller, le moulin à mettre en ordre pour recevoir les nouveaux époux, et puis, la chambre de la mariée à préparer.

JUSTINE.

Je ne puis pas me figurer que je sois chez moi, que je ne doive plus quitter ce joli moulin des tilleuls où nous sommes venues si souvent toutes deux en nous promenant.

MARIETTE.

Et d'où je reviendrai ce soir toute seule.

JUSTINE.

Toi?... non, non, tu ne me quitteras pas... Tiens, vois-tu là-bas ce petit pavillon ? eh bien ! c'est là qu'est ta chambre.

MARIETTE.

Ma chambre, à moi ?

JUSTINE.

Trichard l'a préparée lui-même en secret depuis huit jours. J'aurais dû lui laisser le plaisir de te faire la surprise, mais ça m'a échappé.

MARIETTE.

Chère Justine, comme tu es bonne ! et que je serais donc contente de te voir bien heureuse, toi à qui je dois tant de reconnaissance !

JUSTINE.

Te voilà encore avec tes folies !... Qu'est-ce que j'ai donc fait de si extraordinaire ?...

MARIETTE.

Ce que tu as fait ?... oh ! je m'en souviens, moi !... l'hiver dernier, par un jour de froid et de neige, seule, errant à l'aventure, j'étais tombée de fatigue et d'épuisement au bord de la route ; n'est-ce pas toi qui m'as relevée, qui m'as offert chez ta bonne nourrice un asile et du travail ?... Et tout cela sans t'inquiéter de ce que j'étais, sans jamais me demander la cause de mon chagrin... Oh ! c'était bien ! c'était généreux !

JUSTINE.

Bah ! tout le monde en aurait fait autant à ma place ! Un malheureux qui se trouve sur notre passage, n'est-ce pas un ami que le ciel nous envoie ?

MARIETTE.

Chère Justine !

JUSTINE.

Et puis, il y avait quelque chose qui rendait ta souffrance plus intéressante encore !

MARIETTE.

Quoi donc ?

JUSTINE.

Ce costume de vivandière que tu portais alors, et que depuis tu gardes avec tant de soin.

MARIETTE.

Oui, il me rappelle le temps où je partageais les fatigues, les dangers d'un brave soldat, de mon père... il me rappelle le jour où je revins seule au pays, dans notre chaumière... Je le quittai ce jour-là, et je croyais bien alors que c'était pour ne plus le reprendre, que ma vie serait consacrée désormais à consoler ma mère et à veiller sur ses vieux jours... Dieu n'a pas permis qu'il en fût ainsi.

JUSTINE.

La pauvre femme!...

MARIETTE, *reprenant sa gaieté.*

Tiens, vois-tu, Justine, c'est trop nous occuper de moi un pareil jour... Ne pensons plus qu'à ta joie, à ton mari. Je suis sûre qu'il s'impatiente et qu'il brûle de revenir auprès de sa jolie petite femme!

JUSTINE.

Tu crois?

MARIETTE.

Oui; je vais au village attendre Thomas le voiturier, qui doit m'apporter des nouvelles de ma mère; mais avant de partir, je vais tâcher de délivrer Trichard et de te le rendre.

JUSTINE.

Oh! non! ne me quitte pas!

DUO.

JUSTINE.

Reste encore!

Car d'un bonheur que j'ignore,
Malgré moi je crains l'instant.

MARIETTE.

On craint cet instant,
Et du cœur pourtant
S'élève une voix secrète
Qui tout bas répète :
Le bonheur est là,
L'amour, le voilà!

JUSTINE.

Je crains cet instant,
De mon cœur pourtant
S'élève une voix secrète
Qui tout bas répète :
Le bonheur est là,
L'amour, le voilà!

MARIETTE.

Au jour du mariage,
On dit, ma chère enfant,
Qu'une fille naïve et sage
Ainsi que toi tremble souvent.
Mais un mari tendre et galant
Doit la rassurer promptement.

JUSTINE.

Je voudrais bien, hélas ! je n'ose
Savoir la cause
De ce secret
Si plein d'attrait!

ENSEMBLE.

Je sens d'un trouble soudain,
Je sens agiter mon sein.

MARIETTE.

Je vois d'un trouble soudain,
Je vois s'agiter son sein...
Allons, adieu, je dois partir,
Il faut que je te laisse ;
Mais ton effroi cesse,
Et Trichard peut venir.

JUSTINE, *la retenant.*

Reste encore, etc.

ENSEMBLE.

Je sens redoubler mon effroi,
Ah ! reste encore auprès de moi.

MARIETTE.

Je dois partir, mais calme-toi,
Il va venir, rassure-toi.

A la fin de cet ensemble, on entend crier dans la coulisse à la santé de la mariée.

MARIETTE.

Là-bas on chante, on danse,
Entends ces cris joyeux !
Pour l'hymen qui commence,
Ah ! quel présage heureux !

JUSTINE.

Du plaisir qui m'enivre,
Ah ! je sens le pouvoir,
Et mon âme se livre
Au plus riant espoir !

MARIETTE.

Nul bien sur cette terre
A tes désirs ne manquera !

JUSTINE.

L'amitié la plus sincère
A mon bonheur s'unira...
Dans ce bonheur sois de moitié,
Sainte amitié !
Dans cet asile
Calme et tranquille,
Tu resteras toujours auprès de nous !

MARIETTE.

Dans cet asile
Calme et tranquille
Je resterai toujours auprès de vous ;
D'espoir ton front rayonne,
A toi le cœur, l'amour d'un époux !

JUSTINE.

Les biens que Dieu me donne
Après de toi me seront plus doux !

Reprise de l'Ensemble.

Dans cet asile, etc.

A la fin du duo Mariette va pour sortir.

SCÈNE III.

LES MÊMES, TRICHARD.

TRICHARD, *revenant du fond, à la cantonade.*

C'est ça, chantez, buvez, tremoussez-vous tout à votre aise, mes bons amis... (*Entrant.*) Que le diable les emporte, mes bons amis... C'est vrai, je ne connais pas d'être plus malheureux qu'un mari le jour de ses noces.

JUSTINE.

Par exemple !

TRICHARD.

C'est à qui inventera mille farces pour le retenir loin de sa femme, et voilà-t-il pas qu'ils se sont mis dans la tête de nous faire danser toute la nuit...

JUSTINE.

Eh bien ! il faut y aller !

TRICHARD, *jetant avec colère son chapeau sur la table.*

Ah ! mais, non, non !... à la fin, c'est par trop fort !

CRIS, *au dehors.*

La mariée ! la mariée !

TRICHARD.

Ah ! les enragés !... ils n'en démordront pas !...

MARIETTE.

Tranquillisez-vous... je vais au village, mais en passant, je leur donnerai quelques vieilles bouteilles du petit caveau pour leur faire prendre patience.

TRICHARD.

Oui, c'est cela... va vite... qu'ils cassent, qu'ils brisent, qu'ils tordent le cou à tous mes poulets et défoncent toutes mes futailles, j'y consens, mais au moins qu'ils me laissent en paix quelques instans seul avec ma femme.

MARIETTE.

Soyez tranquille, je vais tâcher de les mettre à la raison... A bientôt... (*Elle sort vivement.*)

JUSTINE.

Mariette!... Mariette!... écoute donc!...

Elle s'arrête et baisse les yeux timidement.

SCÈNE IV.

TRICHARD, JUSTINE.

TRICHARD, *prenant Justine par la main et l'amenant sur l'avant-scène.*

Enfin, nous v'là donc en tête-à-tête... Ouf!... cen'est pas sans peine!... Je puis te regarder, t'admirer à mon aise! Ah! Dieu! es-tu gentille! Et dire que tout ça est à moi... le moulin, la ferme, la mare aux canards!

JUSTINE.

Une belle grange, bien garnie, une bonne carriole pour aller à la ville...

TRICHARD.

Et une jolie petite femme pour me faire honneur... (*Tendant le bras.*) Pince-moi, Justine, pince-moi dru... Il me semble que je dors tout éveillé.

JUSTINE.

Juste comme moi... seulement, il y a des instans où ma joie s'arrête, et je sens là comme un fond de tristesse.

TRICHARD.

Justine, je vous comprends... vous pensez à Robert.

JUSTINE.

Oui, à Robert, votre cousin, votre ami d'enfance... Robert, dont vous m'avez parlé si souvent, et que je ne devais jamais connaître.

TRICHARD, *essuyant une larme.*

Oh! je ne l'ai pas oublié non plus!... Pauvre Robert!

Je crois encore l'entendre, lorsqu'il partait pour l'armée de la guerre. « Trichard, qui me dit, je te laisse mon moulin des tilleuls, tu le feras valoir de ton mieux ; à mon retour... si je reviens, et les mauvais sujets ça revient toujours... nous partagerons les bénéfices... Excellent ami... Ensuite, il y a au village voisin une petite orpheline dont le père a jadis sauvé le mien... C'est une dette que j'ai juré d'acquitter, en épousant Justine. »

JUSTINE, *soupirant.*

Oui, c'était moi.

TRICHARD.

« Tu iras la chercher, tu l'amèneras chez notre nourrice, la mère Mathurine, qui en aura soin comme si c'était sa fille... Elle me l'a promis... Quant à toi, je te charge de veiller sur la petite, sur sa sagesse, d'écartier tous les galans... songe qu'elle doit être ma femme, et que tu me réponds d'elle sur ta tête. » En me disant ça, il tapait sur un grand polisson de sabre... Je ne suis pas poltron, mais ce bon Robert avait toujours eu la tête si vive et la main si lourde, que je sentis comme un frisson qui me courait jusque dans la pointe des cheveux.

JUSTINE.

Oui, l'on m'a dit qu'il était très-emporé, très-violent.

TRICHARD.

Je lui répétais sans cesse : Robert, ça finira mal, ça te jouera un mauvais tour... Et le fait est que ça lui a coûté la vie.

JUSTINE.

Frapper un supérieur !

TRICHARD.

Ah ! mon Dieu, oui, et huit jours après... (*Faisant*

le geste de coucher en joue.) bran!... Jean-Louis, le garçon de meule, qu'un coup de sabre forçait de revenir, a vu, en quittant le camp, le peloton commandé pour la chose.

JUSTINE.

Ah ! c'est affreux !

TRICHARD

Oui, oui, c'est pénible!... mais enfin, je me console en pensant que j'ai fait mon devoir en conscience... Le moulin a doublé de valeur; c'est vrai que j'en profite, comme héritier du cousin... mais, dam ! c'est pas ma faute... Et pour ce qui est d'avoir veillé sur toi, j'espère que je n'aurais pas mérité le plus petit reproche.

JUSTINE.

Oh ! pour ça, non !

TRICHARD.

C'est pas moi qui t'aurais laissé aller à la danse, aux noisettes, aux fêtes de village... Aussi, il n'y a pas un garçon dans tout le pays des Tilleuls qui puisse se vanter de t'avoir fait la cour... ah ! mais, pas un ! Dam ! puisque tu ne pouvais plus épouser Robert, il fallait bien te choisir un mari, un bon petit mari, ben gentil, ben aimable... et comme j'avais justement tout ça sous la main...

JUSTINE.

C'était pas la peine de chercher ailleurs.

TRICHARD.

Tiens, maintenant que nous v'là seuls, maintenant qu'on ne peut pas t'entendre, là, voyons, avoue-le, es-tu bien heureuse?...

JUSTINE.

Oui, bien heureuse !

TRICHARD.

Et ils voulaient me faire danser toute la nuit... Ma Justine, ma chère petite femme...

Il va pour l'embrasser.

JUSTINE, s'échappant.

Écoutez !...

Bruit d'une marche militaire.

TRICHARD.

Quoi ! qu'est-ce qu'il y a encore ?...

JUSTINE.

C'est une musique militaire !

TRICHARD.

Quéque régiment qui passe, comme tous les jours... On dit qu'on va se battre en Flandre... Viens donc !

JUSTINE, remontant.

Ah ! voyez, voyez ! v'là tous nos invités qui courent !

TRICHARD.

S'ils pouvaient ne pas revenir, nos invités !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, JEAN-LOUIS.

JEAN-LOUIS, accourant.

M. Trichard ! M. Trichard !...

TRICHARD, avec dépit.

Allons, bon ! c'est le diable !... Qu'est-ce que tu me veux, Jean-Louis ?

JEAN-LOUIS.

Ah ! si vous saviez !

TRICHARD.

Quoi ?

JEAN-LOUIS.

Une fière nouvelle !

TRICHARD.

Quelle nouvelle ?

JEAN-LOUIS.

Je l'ai vu !

TRICHARD.

Qui ?

JEAN-LOUIS.

Lui, M. Robert !

TRICHARD, avec effroi.

Robert !

JUSTINE, de même.

Robert !

JEAN-LOUIS.

On l'entoure, on l'embrasse.

TRICHARD.

Eh ! tu es fou !

JEAN-LOUIS.

Mais non, mais non... Tenez, le v'là là-bas... Vite...
accourez ! accourez !...

Il sort en courant.

JUSTINE.

Comment, il serait possible !...

TRICHARD, perdant la tête.

Robert vivant... je suis mort !

JUSTINE, effrayée.

Ah ! mon Dieu !

TRICHARD.

Rentrez, Justine... Otez toutes ces fleurs, ces bouquets... (*Il arrache les rubans de son habit.*) Cachez tout ! cachez tout ! Mais allez donc ! Ah ! mon chapeau !

JUSTINE, pleurant.

Ah ben ! v'là un joli jour de noces !

TRICHARD.

Mais allez donc. S'il vous voit, s'il apprend... il nous tuera...

Trichard la pousse dans le moulin, et referme la porte sur elle.

TRICHARD.

Robert vivant ! et dans ces lieux
 Il va venir !... est-ce croyable !
 O jour funeste ! ô jour affreux !
 Regardant au fond.

Mais oui, c'est lui... l'effroi m'accable,
 Ah ! cachons bien ma frayeur à ses yeux.

On voit tous les paysans revenir au fond, puis arrive ensuite Robert que ses amis entendent : l'un porte son fusil, l'autre son sac ; Robert en apercevant Trichard court à lui et l'embrasse.

SCÈNE VI.

ROBERT, TRICHARD, JEAN-LOUIS, PAYSANS.

ROBERT, avec émotion.

Salut, salut, berceau de mon enfance,
 Salut, salut, calme et riant séjour !
 Sous ton abri, le cœur plein d'espérance,
 Robert enfin, Robert est de retour !
 Je vais revoir tes tilleuls séculaires,
 De ton ruisseau les eaux vives et claires !
 J'écouterai ton tic-tac si joyeux,
 Une heure encor je vais donc être heureux !
 Oui, c'est bien là que le soir, mon vieux père,
 Des temps passés nous citait les combats...
 En l'écoutant, je m'en souviens, ma mère
 Avec effroi me pressait dans ses bras !
 Le tambourin là-bas chaque dimanche
 Faisait sauter les couples villageois !
 Sous ce bosquet, pressant une main blanche,
 J'aimai, j'aimai pour la première fois !
 Salut, salut, berceau de mon enfance ! etc.

TRICHARD.

Mais on t'avait cru mort !

ROBERT.

Oui, je le sais... on m'a conté l'affaire ;
 Mais je reviens bien portant, je l'espère,

Et qui plus est, très-flatté de mon sort!
 Tu seras content de moi,
 Car je suis sergent du roi !

LES PAYSANS.

Sergent du roi !

ROBERT.

Premier Couplet.

Je suis sergent dans le Royal-Champagne,
 Et la victoire en tous lieux m'accompagne.

Aussi ferme qu'un roc,

Je ris de la mitraille,

Et tout cède à mon choc!

Dans un jour de bataille.

Allons, conscrits, quand le canon résonne

Marchons ! marchons !

Et gagnez vos galons !

Pour revenir heureux vainqueurs !

Comblés d'honneurs,

Couverts de gloire et de faveurs !

Vénus et Bellone

Parmi les sergens

Toujours, toujours prennent leurs amans !

Rataplan,

En avant !

Voilà le refrain du sergent,

Pour Vénus ou Bellone

En avant !

Tambour battant !

Deuxième Couplet.

Quand le sergent défile à la parade,

Chaque fillette a pour lui douce œillade,

Et de la garnison

Ou voit toutes les belles

Tomber en pamoison,

Même les plus cruelles !

Allons, allons, que ton cœur s'abandonne !

Belle Suzon,

Écoutez la raison.
 Puis du départ vient le signal,
 O jour fatal!
 C'est un déluge général!
 Pense à moi, ma bonne!
 Je t'épouserai!
 Toujours... toujours... quand je reviendrai!
 Rataplan,
 En avant! etc.

Robert après le morceau donne des poignées de main à tout le monde.

TRICHARD, avec effroi. *A part.*

Qu'est-ce qu'il va dire?... Qu'est-ce qu'il va faire, quand il saura?...

ROBERT.

Ah! ça, il paraît que je tombe bien... Des rubans, des bouquets... Il y a donc fête au pays?

TRICHARD.

Oui, oui, précisément... une toute petite fête... à l'occasion de... Je te conterai ça... (*Bas aux Paysans.*) Pas un mot, vous autres... Pas un mot, entendez-vous... C'est une surprise que je veux lui faire!

JEAN-LOUIS.

Oui, oui, je comprends, soyez tranquille!... (*Haut, en allant à Robert.*) Ce brave Robert... Tu vas boire un coup avec nous, n'est-ce pas?

ROBERT, qui a été poser son sabre et son ceinturon sur la table.

A-t-on vu ce nigaud de Jean-Louis qui est venu vous mettre à tous la mort dans l'âme... en vous annonçant la mienne!

JEAN-LOUIS.

Mais, dam! q'ti est-ce qui aurait pu se douter...

ROBERT.

Le fait est qu'il ne s'en est pas fallu de grand' chose... et qu'une minute plus tard...

TRICHARD.

Mais comment que tout ça est arrivé ?

ROBERT, *s'asseyant.*

Je vais vous conter la chose... (*On se rapproche de lui.*) Pour lors, nous tenions cantonnement à deux pas des avant-postes, et j'avais pour l'instant dirigé mes feux d'attaque sur la perle de l'endroit... Une taille, des yeux, et une vertu comme on n'en voit pas ! Si bien que moi, Robert, le Bambocheur, je crois, en vérité, que j'étais pris... mais pris... de là...

TOUS, *se moquant.*

Allons donc ! Toi !

ROBERT.

Un dimanche, comme il y avait danse sous l'ombrage, j'arrive en tenue de conquête et bien décidé à enlever la position. Qu'est-ce que j'aperçois parodant auprès de ma jolie paysanne?... Giroflée, un caporal de chez nous... un fanfaron!... Minute! je suis de faction à cette place!... — Toi! — Moi! Puis, des mots plus ou moins harmonieux... On s'amasse... La petite s'évanouit, et je défends à Giroflée de lui reparler jamais. — Me défendre! dit-il, c'est donc ta maîtresse! Eh bien! oui, là, que je réponds... c'est ma maîtresse... Ah! dam, la tête était partie, et tu me connais, toi, Trichard... Me disputer une femme... Cet homme-là n'avait plus qu'à écrire à sa famille !

TRICHARD, *à part.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines !

ROBERT.

La querelle s'engage, on veut nous séparer ; impos-

sible! Je dégaîne!... on s'aligne... Une, deux!... (*Portant une botte à Trichard.*) Plus de caporal!

TRICHARD, *défaillant.*

Ah! grand Dieu! tu l'avais tué?

ROBERT.

Non! presque rien... six mois d'hôpital. Bref! on emporte le vaincu, et l'on empoigne le vainqueur. Dans la nuit il fallut marcher en avant. Mais huit jours après, à la première halte, conseil de guerre... jugé... condamné!...

TRICHARD.

A mort?

ROBERT.

Je ne l'avais pas volé!

JEAN-LOUIS.

Voilà comment je t'ai vu partir!

ROBERT.

Pour défiler ma dernière parade!

TRICHARD, *d'un air désolé.*

Et tu es parvenu à te sauver?

ROBERT.

Me sauver! Allons donc!... connais pas ça... Non, non... je marchais bravement à la mort... Déjà j'avais donné une dernière pensée au pays... J'allais mettre un genou en terre et commander le feu, quand tout à coup... pif! paf! un vacarme épouvantable... une mêlée de tous les diables... Des tirailleurs ennemis étaient tombés à l'improviste sur le détachement chargé de mon affaire... Il était enveloppé, perdu... mille yeux! Je ne pense plus qu'au danger de mes camarades... je saute sur un fusil... je rallie les fuyards, nous culbutons les impériaux et une heure après je rentrais au camp avec un drapeau à la main et un coup de sabre à

la tête... si bien qu'au lieu de passer l'arme à gauche, j'ai passé caporal... Voilà!

TRICHARD.

C'est affreux, c'est abominable!... On avertit le monde. On dit : je suis vivant... C'est un malheur...

ROBERT.

Comment!

TRICHARD, *se reprenant.*

Oui, un malheur qui a failli m'arriver... Enfin, on écrit...

ROBERT.

Bah! En campagne on a bien autre chose à faire... (*S'adressant aux paysans.*) Ah! ça, mes bons amis, je ne vous renvoie pas... mais je n'ai qu'une heure à passer ici!

TRICHARD, *avec joie.*

Une heure... rien qu'une heure... Ah! quel bonheur!

ROBERT.

Hein!

TRICHARD.

Quel bonheur d'avoir une heure, car enfin, tu aurais pu repartir tout de suite, tandis que comme ça on a le temps de se voir!

ROBERT.

Et nous avons tant de choses à nous dire, tant de comptes à régler!

TRICHARD, *à part.*

Il m'a regardé de travers!

ROBERT.

Ainsi, mes amis, dans une heure je vous attends pour boire ensemble le coup du départ.

TOUS.

Dans une heure!

ROBERT.

Quand le tambour battra,
Soudain qu'on se rassemble,
Et pour trinquer ensemble
Robert ici vous attendra.

Et puis, le verre en main
Nous dirons du pays le refrain :
Dans mon gai moulin
On vient chanter, rire et boire,
Nargue du chagrin
Quand de bon vin
Mon verre est plein !
Au signal du départ
Accourez sans retard,
Quand le tambour battra,
Robert ici vous attendra.

CHOEUR.

Quand le tambour battra,
Robert ici nous reverra !
Dans son gai moulin
On vient, etc.

En chantant ce refrain tous les Paysans s'éloignent ; Robert les accompagne jusqu'au fond.

SCÈNE VII.

ROBERT, TRICHARD.

TRICHARD, à part.

Il part dans une heure. Si je pouvais d'ici là lui cacher la vérité !

ROBERT, à Trichard, en lui frappant sur l'épaule.

Maintenant, à nous deux !... Si tu savais, mon vieux Trichard, le plaisir que ça me fait de me retrouver ici, près de toi, dans mon moulin !

TRICHARD.

Ah ! et à moi donc... J'en suis tout ébahi, quoi !

ROBERT.

Mais je n'ai qu'une heure... Eh ! vite, causons de nos petites affaires !... (*Il va s'asseoir à droite.*)

TRICHARD, *le suivant.*

Oui, c'est ça, causons... Tu seras content, va... j'ai joliment trimé... et avec les bénéfices du moulin j'ai acheté la petite ferme à Mathieu... Tu sais, à droite.

ROBERT.

C'est bon ! c'est bon... le moulin tourne... laissons-le tourner, et passons à ce qui m'intéresse bien davantage.

TRICHARD.

Tu veux parler de la grande mare ? Elle est desséchée : j'en ai fait une prairie superbe.

ROBERT.

Mais non, non... ce n'est pas ça...

TRICHARD.

Ah ! le grenier tombait en ruines... je l'ai réparé... Allons voir le grenier...

Il se lève et veut entraîner Robert.

ROBERT, *le repoussant.*

Le diable emporte ton grenier et tes réparations ! J'ai bien autre chose en tête, vraiment... Voyons ! y es-tu ?

TRICHARD.

Ah ! oui, oui, j'y suis !

ROBERT.

Eh bien ! voyons, comment est-elle ?

TRICHARD.

Charmante !

ROBERT.

Bien vrai ?

TRICHARD.

Une blancheur, une finesse... un velouté...

ROBERT.

Comment! un velouté!

TRICHARD.

Aussi, les amateurs ne manquent pas!

ROBERT.

Les amateurs!... et tu ne les mets pas à la porte?

TRICHARD.

Au contraire... Seulement, je leur tiens la dragée haute... Dix écus le sac!

ROBERT, *impatié.*

Ah! ça, morbleu! qu'est-ce que tu me chantes, avec tes dix écus, les sacs et ton velouté... le velouté de Justine.

TRICHARD.

Mais non, de la farine... je te parle de la farine.

ROBERT.

Imbécile!

TRICHARD.

Ah! Justine... c'est autre chose!

ROBERT.

J'espère que tu as veillé sur elle soigneusement?

TRICHARD.

Oh! pour ça... ça aurait été pour moi...

ROBERT.

Très-bien... Encore une campagne, un grade, je demande mon congé, et en avant le mariage... à moins que Justine n'en aime un autre...

TRICHARD, *vivement.*

Ah! oui!

ROBERT.

Dans ce cas, je lui rendrais sa liberté!

TRICHARD.

Vrai! tu consentirais?

ROBERT.

Seulement, je tuerais celui qui m'aurait ravi son cœur, et toi, qui l'aurais laissé faire.

TRICHARD, *à part.*

D'un côté ou de l'autre, ça ne peut pas me manquer.

ROBERT.

Tiens, tu vas m'accompagner chez la mère Mathurine... j'embrasserai notre vieille nourrice, et je profiterai de l'occasion pour faire connaissance avec ma petite Justine.

TRICHARD, *embarrassé.*

C'est que...

ROBERT.

Quoi?

TRICHARD.

Je ne sais pas trop si nous la trouverons.

ROBERT.

Justine!

TRICHARD.

Elle va... elle vient... aux champs, à la ferme... quelquefois au moulin.

ROBERT, *vivement.*

Chut!

TRICHARD.

Quoi donc?

ROBERT.

Regarde cette porte qui s'entr'ouvre.

TRICHARD, *à part.*

Ah! la maudite curieuse!

ROBERT.

Ce joli tablier qui passe... Est-ce que ce serait elle, par hasard?

TRICHARD, *embarrassé.*

Dam! oui... je crois qu'oui.

ROBERT, *le faisant pirouetter.*

Laisse-moi faire.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE, *à part, et cachée par la porte.*

Je voudrais bien apercevoir ce M. Robert... *(Au moment où elle avance la tête, Robert lui saisit la main qui tenait la porte. Elle pousse un cri.)* Ah!

ROBERT, *l'amenant sur l'avant-scène.*

N'ayez pas peur, mon enfant.

TRICHARD, *à part.*

J'aimerais autant être sous la roue de mon moulin.

ROBERT.

C'est moi, c'est Robert... qui n'est pas encore mort, Dieu merci, et qui revient pour accomplir sa promesse... pour assurer votre bonheur!

JUSTINE, *à part, avec effroi.*

Comme il m'a serré la main!

ROBERT, *bas à Trichard.*

Cher ami... gentille à croquer!

JUSTINE, *regardant Robert, à part.*

C'est un bien beau militaire.

ROBERT, *à l'oreille de Trichard.*

Ça me fera une petite femme charmante.

TRICHARD, *à part.*

Ah! je bous, je grille!...

Il passe du côté de Justine.

ROBERT, *à Justine.*

Eh bien! ma chère Justine, êtes-vous contente?... êtes-vous heureuse?...

JUSTINE, *sans lever les yeux.*

Oui, M. le sergent.

TRICHARD, *bas à Justine.*

C'est ça... faut pas l'agacer.

ROBERT.

Et la mère Mathurine, a-t-elle eu bien soin de vous?

JUSTINE.

Oui, M. le sergent.

ROBERT.

Et Trichard... j'espère qu'il a veillé sur vous comme un frère... et qu'il a été toujours bien bon, bien complaisant?

JUSTINE.

Oui, M. le sergent.

ROBERT.

Et tandis que notre vieille nourrice tourne son rouet à la maison, quelles sont vos occupations... vos plaisirs?

TRICHARD, *s'empressant de répondre.*

Elle veille à la ferme... elle bat le beurre.

JUSTINE.

Je soigne les moutons... je les mène paître.

ROBERT.

Très-bien... et pendant ce temps-là, à quoi pense notre petit cœur?

JUSTINE.

Dam! il pense... il pense... à mes moutons...

ROBERT.

Vous les aimez donc bien?

JUSTINE.

Si je les aime?... ah! oui.

Premier Couplet.

A mes moutons, en m'éveillant,
Moi je pense quand vient l'aurore,

Et la nuit même, en sommeillant,
 A les revoir je pense encore!
 De chacun d'eux je reçois
 Mainte charmante caresse,
 Ma voix répond à leur voix,
 Ils ont toute ma tendresse;
 Car du hameau
 J'ai le plus beau troupeau!
 Bé... bé!...
 Blancs moutons,
 Bé, bé...
 De la plaine,
 A vous les prés et la fontaine,
 Moutons si blancs et si doux,
 Quand mon cœur bat, il bat pour vous...

Deuxième Couplet.

Dans la prairie et loin du bois
 Avec prudence je les mène,
 De ce côté rôde aux abois
 Le loup qu'on chasse de la plaine;
 Il est si rusé, dit-on,
 Qu'il fait à tout bonne guerre,
 Croquant le pauvre mouton,
 Parfois aussi la bergère.
 Près du hameau
 Restez, gentil troupeau...
 Bé, bé... blancs moutons, etc.

ROBERT, en souriant.

Justine, je ne puis qu'approuver le sentiment que ces innocentes créatures vous inspirent... mais, n'avez-vous pas pensé quelquefois qu'il y avait de par le monde un brave garçon nommé Robert, à qui vous deviez appartenir un jour?

JUSTINE.

Oh! si!... bien souvent.

ROBERT.

Ah! à la bonne heure... et franchement, était-ce avec plaisir?

TRICHARD, *à part.*

Qu'est-ce qu'il va lui demander là?

ROBERT, *à Justine.*

Hein? nous baissons les yeux?... (A Trichard.) Mon ami, tu es de trop.

TRICHARD.

Hein! tu dis...

ROBERT.

Va-t'en.

TRICHARD.

Comment... que je...

ROBERT, *haut.*

Ma chère Justine... je n'ai que peu d'instans à rester ici... et avant de nous quitter, je ne serais pas fâché de prendre des forces... un petit repas, entre l'amitié et les amours... Trichard, va nous préparer cela.

TRICHARD.

Mais, mon ami... je te ferai observer...

ROBERT, *bas.*

Eh bien! oui, les convenances...sois donc tranquille... ça me regarde.

TRICHARD.

Mais ça me regarde aussi... et je...

ROBERT, *brusquement.*

Ah! ça, voyons... t'en iras-tu?

TRICHARD, *effrayé.*

Oui, oui... je m'en vas.

TRIO.

TRICHARD.

Je pars... ici tous deux,

Puisque tu le veux,
Je vous laisse ensemble...

A part.

Ah! malgré moi
Je sens d'effroi,
Je sens que je tremble
Et je sais bien pourquoi...

ENSEMBLE.

TRICHARD.

M'éloigner! quel tourment!
Ah! pour moi quel moment!
Les laisser en ce lieu...
Je pars... adieu!

JUSTINE.

Rester seule... ô tourment!
Ah! pour moi quel moment!
Nous laisser en ce lieu...
Sur nous veillez, mon Dieu!

ROBERT.

Délicieux moment!
Ah! vraiment, c'est charmant!
Laisse-nous en ce lieu,
Allons, va-t'en, morbleu!

JUSTINE, à part.

Il part... Ici, tous deux,
Cédant à ses vœux,
Il nous laisse ensemble...

Ah! malgré moi,
Je sens d'effroi,
Je sens que je tremble
Et je ne sais pourquoi,
Mon Dieu! je meurs d'effroi!

TRICHARD.

Grand saint Trichard veille sur moi!

ROBERT.

Oui, des amans je suis le roi!

Trichard s'éloigne sur un geste de Robert; celui-ci se rapproche de Justine, qui est restée sur l'avant-scène.

ROBERT.

Nous voilà seuls... pourquoi cet embarras?

Ah! je comprends, nè tremble pas...

Rassure-toi, ma chère,

Car je veux t'enseigner en ce jour

Un tendre et doux mystère

Que l'on nomme l'Amour!

JUSTINE.

De vous, je suis sincère,

J'ai grand peur de connaître en ce jour

Ce tendre et doux mystère

Que vous nommez l'Amour!

En ce moment Trichard paraît à la lucarne du grenier à foin.

TRICHARD.

Je puis, du haut de ce grenier,

Sans être vu les épier...

ROBERT, à *Justine en lui montrant un banc.*

Ma belle, il faut d'avance

Entre des amoureux,

Rapprocher la distance,

On s'en trouve bien mieux...

JUSTINE.

Mais d'ici, je suppose,

Oui, je vous entendrais...

Monsieur, je n'ose,

Approcher de plus près...

ENSEMBLE.

TRICHARD.

Se rapprocher! ah! quel moment!

Pour un mari c'est alarmant!

Je sens mon cœur

Qui bat de peur!

JUSTINE.

Me rapprocher! non, non, vraiment!

Quel embarras et quel tourment !
Je sens mon cœur
Qui bat de peur.

ROBERT.

Approche-toi, ma chère,
Et de moi, bientôt, je l'espère,
Tu n'auras plus si grande peur !
Approche donc !

JUSTINE.

Je n'ose, hélas !

TRICHARD, *à part.*

Se rapprocher !

ROBERT, *à Justine avec impatience.*

Ne veux-tu pas ?

JUSTINE, *à part.*

Ah ! pour Trichard lui-même,
Hélas ! il le faut bien ;
Malgré mon trouble extrême,
Ne lui refusons rien...

ROBERT.

Allons, viens donc !

TRICHARD, *à part.*

C'est fait de moi !

ROBERT.

Allons, viens donc, rapproche-toi !

JUSTINE, *s'approchant.*

Me voilà !

ROBERT, *à part.*

C'est charmant !

De moi, Trichard sera content !

ENSEMBLE.

ROBERT.

Destin prospère,
Déjà j'espère,
Heureux époux,
Un sort bien doux.

JUSTINE et TRICHARD.

Destin contraire,
Je dois me taire ;
Dieu des époux,
Veille sur nous.

TRICHARD, *à part.*

Grand saint Trichard, inspire-moi,
Car je n'ai plus d'espoir qu'en toi!

ROBERT, *assis, à Justine qui est près de lui.*

A l'amant qui supplie,
Il faut donner encor
Cette main si jolie,
Aimable et doux trésor!

JUSTINE.

Un mari seul, je pense,
Ose la demander;
Et par prudence,
Ah! je dois la garder!

ENSEMBLE.

TRICHARD.

Eh quoi! sa main! ah! quel moment! etc.

JUSTINE.

Eh quoi! ma main, ah! quel moment! etc.?

ROBERT.

Donne ta main, ma chère,
Et de moi bientôt, je l'espère,
Tu n'auras plus si grand peur.

ROBERT, *à Justine.*

Allons, ta main!

JUSTINE.

Je n'ose, hélas!

TRICHARD.

Comment! sa main.

ROBERT, *avec impatience.*

Ne veux-tu pas?

JUSTINE, *à part.*

Ah! pour Trichard lui-même,
Hélas! il le faut bien;
Malgré mon trouble extrême,
Ne lui refusons rien!

ROBERT.

Allons, ta main !

TRICHARD.

Je meurs, je croi !

ROBERT.

Allons, ta main ! donne-la-moi.

JUSTINE.

La voilà !

ROBERT, *se levant.*

C'est charmant !

De moi Trichard sera content !

Reprise de l'Ensemble.

Destin prospère, etc.

ROBERT, *prenant Justine par la taille.*

Et maintenant il faut encore

Un baiser, gage des amours !

TRICHARD, *avec indignation.*

Un baiser ! quelle horreur ! ah ! j'éclate... au secours !

Il disparaît. Grand bruit dans la coulisse.

ROBERT, *se retournant au bruit.*

Qu'est-ce donc ?

JUSTINE, *inquiète.*

Mais, je l'ignore !

TRICHARD, *entrant en scène, et désignant le grenier avec terreur.*

Il est là, je l'ai vu !

C'est un monstre barbu,

Un fantôme cornu,

Je me suis cru

Perdu !

ROBERT, *se moquant de lui.*

Il est mort... je croi,

Poltron, explique-toi !

TRICHARD, *jouant la frayeur.*

J'étais dans le grenier

Auprès du pigeonnier,

Quand je vis d'un gerbier
Sortir un grand fantôme !

ROBERT. *Parlé.*

Allons ! poltron, je vais voir ce que c'est.

TRICHARD.

Oui, mon ami, va voir, je t'en prie...

Robert entre dans le grenier, Trichard profite de cet instant pour courir auprès de sa femme qu'il embrasse, puis il se retourne du côté du grenier en jouant de nouveau la terreur. Il s'écrie comme s'il parlait à Robert.

C'est là qu'est le fantôme !

Parlant à Robert qui entre en ce moment en riant aux éclats.

Eh bien ! mon ami, as-tu vu quelque chose ?

ROBERT.

Ma foi non... (*Reprenant le chant.*)

J'en suis certain, un brin de chaume

Aura causé cette frayeur !

Allons, poltron, calme ta frayeur !

ENSEMBLE.

JUSTINE et TRICHARD.

Ah ! de la prudence,

Et ne disons rien,

L'heure qui s'avance

En silence

Nous rend l'espérance

Et pour moi tout va bien ;

Oui, je sens la paix rentrer dans mon cœur.

J'en serai quitte pour la peur.

ROBERT.

Pour moi quelle chance !

Ah ! d'un doux lien,

Oui, j'ai l'espérance,

Et d'avance

La belle, je pense,
Ici me voit très-bien !
Le Dieu des amours est ton protecteur,
Fortuné Robert ! enfant du bonheur !

ROBERT.

Ah ! ça, mais, ce souper, voyons donc.

TRICHARD, *avançant la table.*

Voilà, mon ami, voilà...

Justine entre dans le moulin pour chercher le couvert.

ROBERT.

C'est ça, va à la cave.

TRICHARD, *avançant la table.*

Si tu venais avec moi, je te ferais goûter mon petit nouveau... tu verras quel bouquet.

ROBERT, *à part.*

Tiens, c'est une idée, au fait, ce gaillard-là est un vrai Cerbère... et si je pouvais l'étourdir...

TRICHARD, *à part.*

Je le grise... l'heure passe et il n'y voit que du feu.
Il va prendre la lanterne.

ROBERT, *voyant revenir Justine.*

Justine va mettre le couvert, et nous allons goûter le petit nouveau... (*A part.*) Ah ! morbleu ! j'aurai mon baiser.

TRICHARD, *se retournant.*

Hein ! tu dis ?...

ROBERT, *le poussant.*

Marche donc !

Rataplan,
En avant !

Voilà le refrain du sergent !

Ils descendent à la cave.

LE MOULIN DES TILLEULS.

SCÈNE IX.

JUSTINE, puis MARIETTE.

JUSTINE.

Ah! mon Dieu! faut-il être malheureuse!... me voilà deux maris à-la-fois... ils ne pourront jamais s'entendre... ce M. Robert que l'on dit si vif, si emporté! et mon pauvre Trichard... qu'est-ce qu'il va devenir?...

Elle tombe assise en sanglottant.

MARIETTE, arrivant du fond et très-agitée, à part.

C'est lui!... je suis sûre que c'est lui qui est ici... ces uniformes que j'ai bien vite reconnus... ce que l'on m'a dit dans le village... et ce nom de Robert, qui est dans toutes les bouches... Ah! mon cœur ne m'a pas trompée... c'est lui.

JUSTINE, se levant.

Ah! te voilà, Mariette! viens donc à mon secours... si tu savais ce qui m'arrive...

MARIETTE.

Quoi donc?

JUSTINE, avec horreur.

Un second mari, ma chère!

MARIETTE.

Un second mari?

JUSTINE.

Cet ami, ce soldat qui devait m'épouser... que nous avions cru mort... il est ici... il me réclame, il me veut.

MARIETTE.

Comment! ce serait lui!...

JUSTINE.

S'il apprend la vérité, Trichard est perdu... A peine

mariée, me voilà veuve et forcée d'épouser ce Robert, qui me fait une peur...

MARIETTE.

Mais il t'aimait donc depuis longtemps ?

JUSTINE.

Du tout ! il ne m'avait jamais vue.

MARIETTE, à part.

Je respire.

JUSTINE.

Et maintenant il ne veut plus me quitter... il veut que je reste auprès de lui... que je lui tiennne compagnie à souper!...

MARIETTE, avec inquiétude.

Mais je ne le vois pas... où donc est-il ?

JUSTINE.

A la cave... avec Trichard... il va revenir, mais par bonheur il n'a que peu d'instans à rester ici.

MARIETTE.

Ah ! il repart bientôt ?

JUSTINE.

Oui, et en attendant, par prudence, je voudrais bien ne pas me retrouver avec lui... Comment faire ?

MARIETTE.

Mais c'est tout simple... rentre dans ta chambre... je mettrai le couvert... je dirai la première chose venue... enfin, sois tranquille... j'arrangerai cela.

JUSTINE.

Je me fie à toi... mais surtout pas un mot qui puisse nous trahir.

MARIETTE.

Sois tranquille, et rentre vite...

Justine rentre dans le moulin.

SCENE X.

MARIETTE, *seule.*

MARIETTE.

Je vais donc le revoir !... Dieu l'a conduit ici !
Tous mes maux vont finir... merci, mon Dieu, merci !

Je reverrai

Mon hameau, ma chaumière.

Près de ma mère

Encor je veillerai !

Guidant ses pas vers la chapelle,

J'irai le soir prier près d'elle !...

Je reverrai

Mon hameau, ma chaumière.

Heureuse et fière,

Enfin j'y rentrerai !

C'est lui ! c'est lui... douce espérance !

Le ciel, de ma souffrance

Câme la rigueur !

Je puis rêver de mon enfance

Les jours si purs et le bonheur.

Non, non, pour moi plus de douleur.

Je reverrai

Mon hameau, etc.

ROBERT, *dans la coulisse en riant.*

Ah ! ah ! ce brave Trichard !

MARIETTE.

C'est lui ! du courage !

SCENE XI.

MARIETTE, ROBERT.

ROBERT, *sans voir Mariette.*

Bonne nuit, mon garçon. Ah ! ah ! quel conscrit !...
cinq minutes de combat, et c'est mort !

MARIETTE.

Monsieur !

ROBERT.

Me voilà, ma chère, me voilà... (*Regardant autour de lui.*) Eh ben ! et Justine !... disparue ! envolée !

MARIETTE.

Monsieur, de grâce, veuillez m'écouter un moment.

ROBERT.

Tant qu'il vous plaira, ma belle... (*A part.*) Elle est charmante, cette petite... mais d'où vient-elle, d'où sort-elle ?

MARIETTE, *avec tristesse.*

Vous ne me reconnaissez pas ?

ROBERT, *l'examinant.*

Attendez donc... cette taille... ces yeux... je les ai admirés déjà... et pourtant je ne saurais dire au juste...

MARIETTE.

Et cependant, monsieur, il y a dans ma vie et la vôtre une circonstance que vous ne pouvez avoir oubliée.

ROBERT, *la reconnaissant.*

Ah ! Mariette !

MARIETTE, *à part, avec joie.*

Il s'est souvenu de mon nom !

ROBERT.

Mariette ! oui, oui... c'est bien elle... mais je n'en reviens pas... vous ici, dans ce village... oh ! je vous reconnais à présent... et il me semble encore vous voir, si fraîche, si jolie... ce dimanche, à la danse.

MARIETTE.

Jour fatal, qui m'a causé bien des larmes.

ROBERT.

A vous, mamzelle ?

MARIETTE.

Avant ce jour, j'étais aimée, respectée de tout le monde... je ne pensais pas alors que mon bonheur dût finir si tôt... je ne pensais pas que je pourrais être compromise, insultée par un homme que je connaissais à peine... mais qui m'avait paru bon et plein d'honneur.

ROBERT.

Ah ! c'est cette maudite querelle, n'est-ce pas ?

MARIETTE.

Et ce mot infâme... c'est ma maîtresse !... Oh ! si je l'avais entendu !... mais la frayeur m'avait saisie... je ne voyais plus... je ne sentais plus... le lendemain j'appris votre duel et votre départ... je crus que tout était fini là... mais mon erreur était bien grande... peu-à-peu je m'aperçus que mes compagnes s'éloignaient de moi... que les jeunes gens me regardaient avec une audace qui me glaçait le cœur... enfin, un jour, en sortant de la messe, je passai devant d'anciens amis rassemblés sur la place... pas un ne me salua... et je m'éloignais tremblante, comme prévoyant un malheur... lorsque l'on s'écria derrière moi : Si elle revient à l'église, il faudra la chasser !

ROBERT.

Vous chasser ! vous, mamzelle ?

MARIETTE.

Je courus me jeter dans les bras de ma mère, en lui demandant la cause de ces horribles menaces... la pauvre femme, elle eut le courage de me l'apprendre... depuis un mois, on ne m'appelait plus que la maîtresse du soldat.

ROBERT, *vivement ému.*

Oh ! oui, je comprends... et c'est moi qui suis cause...

MARIETTE.

Dans nos villages, il suffit d'un soupçon pour accabler une pauvre fille... Il fallait donc supporter mille outrages, mourir de honte ou partir!... Je n'hésitai pas... je repris le costume de mon premier état... je demandai à ma mère de me bénir, et je m'éloignai n'ayant qu'une pensée... rejoindre l'armée, la suivre... chercher... retrouver celui qui seul pouvait me justifier et me rendre tous les biens qu'il m'avait ravis.

ROBERT, *essuyant une larme.*

Pauvre fille!

MARIETTE.

Hélas! je ne tardai pas à apprendre que votre régiment avait passé la frontière... qu'il m'était impossible d'arriver jusqu'à lui... jusqu'à vous... Brisée... sans espoir, n'osant plus retourner dans mon pays... j'allais succomber, quand Justine m'a recueillie, traitée comme une sœur, sans me connaître, sans me demander mon secret... Oh! c'est la Providence qui m'a conduite ici, puisque je devais vous y retrouver... (*Avec résolution.*) Monsieur, il faut me rendre à ma mère!

ROBERT, *avec entraînement.*

Oui, Mariette, oui... vous retournerez au pays... dans trois jours je serai près de votre mère, et c'est devant elle, devant tous ceux qui vous ont injuriée, que je proclamerai votre innocence.

MARIETTE.

Bien, monsieur.

ROBERT.

Ce devoir rempli, je partirai le cœur content, plus à l'aise, car au moins, si je dois me faire tuer, eh bien!

je n'aurai pas en mourant une mauvaise action à me reprocher.

MARIETTE, *tristement.*

C'est bien, monsieur... c'est là tout ce que j'étais en droit d'exiger... je vais donc me hâter d'apprendre à ma mère cette heureuse nouvelle... ensuite, je reprendrai le chemin du village, seule... comme je l'avais quitté... Adieu, monsieur.

ROBERT, *la retenant.*

Mariette... mamzelle... avant de nous séparer, peut-être pour toujours, dites-moi que vous me pardonnez les chagrins et les larmes dont j'ai été cause.

MARIETTE.

Oui, monsieur, oui, je vous les pardonne.

ROBERT.

Un mot encore... ne partez pas sans me donner votre main.

MARIETTE.

Ma main... (*Elle reste un moment indécise, puis tout-à-coup elle s'écrie :*) Oh ! non, jamais... adieu !

SCÈNE XII.

ROBERT, *seul.*

Mariette!... elle s'éloigne... elle me refuse sa main... Comme elle était touchante en me parlant de ce qu'elle avait souffert!... En l'écoutant, mon cœur battait avec une force... Pauvre Mariette!... mais ce n'est pas assez de lui rendre sa mère et l'estime de tous... je ne fais là que le plus simple des devoirs; ce que je lui devrais... ce serait de lui consacrer ma vie... de me dé-

vouer à son bonheur... oui, mais Justine... et monserment... Ah! que faire?

SCÈNE XIII.

ROBERT, JUSTINE, TRICHARD.

TRICHARD, *venant de la cave.*

Je crois que je m'étais endormi... c'était le blanc, ce maudit blanc... Et ma femme, et Robert... (*L'apercevant.*) Ah! le v'là!...

Il dépose sa lanterne et son panier.

ROBERT, *se levant.*

Allons, il n'y a pas d'autre parti à prendre...

Il met son fourniment.

JUSTINE, *entrant.*

Ah! mon Dieu! que s'est-il donc passé?... Mariette qui pleure, qui veut partir, et qui refuse de me dire pourquoi.

ROBERT, *apercevant Trichard.*

Trichard, viens ici, j'ai à te parler... à vous aussi, Justine.

JUSTINE, *s'avançant.*

A moi, M. Robert?

ROBERT.

Il faut que nous ayons ensemble une explication.

JUSTINE, *à part, tremblant.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il va me dire?

TRICHARD, *à part.*

La bombe va éclater, c'est sûr!...

ROBERT.

Justine, notre mariage qui tout-à-l'heure encore me rendait si joyeux...

JUSTINE et TRICHARD.

Eh bien?

ROBERT.

Eh bien ! je dois vous le dire, il est impossible !

JUSTINE, avec joie.

Impossible !

TRICHARD, de même.

Il serait possible !

ROBERT, à Justine.

Oui, Justine ; accablez-moi de vos reproches, je les mérite, mais je serais bien plus coupable encore si, en vous épousant, je faisais à-la-fois votre malheuret celui d'une pauvre fille que j'ai compromise, perdue !

JUSTINE.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que cela signifie?...

ROBERT.

Calmez-vous, Justine, et ne vous désolez pas... S'il m'est impossible de vous épouser, eh bien ! nous vous chercherons, nous vous trouverons un autre mari.

TRICHARD.

C'est fait ! c'est fait !

JUSTINE.

Le mari est trouvé.

ROBERT.

Ah ! bah !

TRICHARD.

Ces fleurs, ces bouquets, que tu as vus en entrant...

JUSTINE.

C'était ma noce !

TRICHARD.

C'était notre noce.

JUSTINE.

Comment! Justine... Justine serait...

TRICHARD.

M^{me} Trichard depuis midi trente-cinq!

ROBERT.

Ah! mon ami! mon bon Trichard, il y a dix minutes je t'aurais tué, mais maintenant...

TRICHARD.

Eh bien?...

ROBERT.

Oh! maintenant je suis libre, dégagé de ma promesse, et je puis sans crainte vous ouvrir mon cœur... Apprenez donc que cette pauvre fille dont j'ai causé le malheur, sans qu'elle ait jamais cessé d'être pure, c'est votre protégée, votre amie, c'est Mariette!...

Mariette paraît au fond, prête à partir; elle s'arrête et écoute.

TRICHARD.

Ah! j'y suis!... l'histoire de tantôt... ce duel, cette jeune villageoise!

JUSTINE.

Voilà le secret qu'elle me cachait.

ROBERT.

Mais je la justifierai, et c'est vous, mes amis, qui m'aidez à remplir mon devoir... Quand je serai parti, dites à Mariette que je l'aime et que je lui demande comme une grâce de m'accorder sa main.

JUSTINE, *vivement*.

Oh! oui, oui, je m'en charge.

ROBERT, *avec émotion.*

Elle refusera peut-être... elle a tant souffert à cause de moi... et puis, il se peut qu'un autre amour... Dans ce cas, mes amis, un mot de vous, et tout sera dit... Si elle m'e repousse, vous ne me reverrez jamais.

TRICHARD.

Jamais !...

Mariette rentre vivement dans le moulin.

FINALE.

ROBERT.

ROMANCE.

Premier Couplet.

Loin du pays, n'ayant plus d'espérance,
Loin du pays, je pars et sans retour.

Mais si de ma souffrance

Votre cœur s'émeut un jour,

Ah ! dites-vous : dans notre heureuse France,

Puisqu'il ne doit plus revenir,

Donnons toujours à son absence

Un souvenir !

Il reprend son fusil.

Deuxième Couplet.

Loin du pays, la balle meurtrière,
Loin du pays, peut-être m'atteindra !

Mais à l'heure dernière

Un espoir me soutiendra.

Je me dirai : là-bas, dans leur chaumière,

Ceux que ton cœur a su chérir

Te garderont une prière,

Un souvenir !...

Il va pour sortir.

TRICHARD *et* JUSTINE, *le retenant.*

Un seul instant encor !

ROBERT.

Non ! non ! je pars. Adieu !

Peut-être pour jamais !

TRICHARD *et* JUSTINE.

Robert ! Robert !

ROBERT, *s'arrêtant à la vue de Mariette.*

Grand Dieu !

C'est elle !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MARIETTE, *entrant précipitamment, vêtue en vivandière.*

ROBERT, *l'examinant avec anxiété.*

Mais d'où vient ce changement subit ?

TRICHARD, *étonné.*

C'est vrai ! quel est donc cet habit ?

MARIETTE.

C'est celui que portait la jeune vivandière

Lorsqu'au combat elle suivait son père !

Deviens encor le mien, uniforme chéri,

Je te reprends, pour suivre mon mari.

En disant ces mots elle tend la main à Robert.

ROBERT.

Que dit-elle ! ô mon Dieu ! moi, Robert, son mari !

MARIETTE.

Là... je vous écoutais... voilà tout le mystère,

Vous me rendez l'honneur,

Vous me rendez ma mère,

Et je m'acquitte en vous donnant mon cœur !

ROBERT.

Délire extrême !

ENSEMBLE.

Ah ! Dieu lui-même,
 Ici, m'unit
 A ce que j'aime.
 Il nous bénit,
 Et tout nous dit :
 Des jours bien doux
 Naissent pour vous.

SCENE XV.

LES MÊMES, PAYSANS, SOLDATS, arrivant ensemble.

LES PAYSANS.

L'heure a sonné, voici l'instinct,
 Il faut partir tambour battant !

ROBERT. .

Me voilà ! me voilà !... mais avant de partir
 Apprenez, mes amis, une grande nouvelle,
 Qui va, je crois, vous réjouir !
 Je me marie ! et voilà celle
 A qui l'amour pour jamais va m'unir !

CHOEUR.

Marié ! quoi ! vraiment !
 Vive la femme du sergent !

ROBERT, prenant un verre.

Allons, mon vieux Trichard,
 A notre heureux ménage !

Aux Soldats.

Et pour prendre courage,
 Pour égayer notre départ
 Répétons, mes amis,
 Le refrain du pays :
 Dans mon gai moulin
 On vient chanter, rire et boire !
 Nargue du chagrin

Quand de bon vin
Mon verre est plein !

CHOEUR en trinquant.

Dans son gai moulin, etc.

La musique militaire se fait entendre. — Robert met son sac et reprend son fusil, puis il embrasse Trichard et Justine. — Mariette prend le bras de Robert qui va se placer à la tête de ses camarades; on leur dit adieu. — Trichard prend la main de Justine pour l'emmener dans le moulin. — Tableau.

CHOEUR FINAL.

Partez, quittez ces lieux,
Le devoir vous entraîne,
Recevez nos adieux !
Partez, heureux époux,
Que le ciel vous ramène
Un jour parmi nous.

F I N.